

Quatre jours d'émeutes sur La Canebière - Journal de bord Sophie Camard, Maire de secteur

Jeudi 29 juin 2023

En cette semaine studieuse, ponctuée de séances publiques (conseil d'arrondissement, conseil municipal), je rentre de la Métropole vers 20h. Au niveau du boulevard Garibaldi, mon attention est tout de suite attirée par un groupe de jeunes garçons, très agités, qui courent et tentent d'allumer des feux. Il me semble reconnaître des jeunes du centre-ville, ceux que l'on voit parfois nonchalants, parfois tchatcher dans la rue, ou qui nous escagassent avec leurs mobylettes. En temps normal, la cohabitation existe, avec quelques acmées. Ce soir, ce n'est pas pareil. Je ne les ai jamais vus avec ce regard d'un autre monde, ni ce niveau d'excitation.

Avant, il y a eu un rassemblement pacifique en mémoire de Nahel devant la Préfecture. La police a sans doute concentré les CRS à cet endroit, comme d'habitude, même si la présence d'élus et de militants politiques entraîne peu de risques. A cet endroit, c'est à la dispersion rue Saint Ferreol qu'il faut faire attention. C'est dans les rues avoisinantes que la mèche a dû être allumée, avec des jeunes qui ne font partie du public habituel des manifestations.

Je contacte le commissariat de Noailles, juste à côté, que je connais via les réunions de police de proximité. J'ai l'information qu'un « *dispositif spécifique* » est mis en place. Bizarre. D'habitude, la police est beaucoup plus concrète... Je rentre chez moi avec un pressentiment.

Au fur et à mesure de la soirée, les feux de poubelles se multiplient. On a déjà vécu ça quelques mois avant, pendant le carnaval de La Plaine ou le mouvement des retraites, mais là, c'est beaucoup plus fort.

Cris, détonations, hélicoptère.

J'entends tout cela de chez moi, du haut de la Canebière.

Au niveau de la Ville, nous avons un système d'astreinte, qui nous envoie des messages avec des petits comptes-rendus des services de pompiers ou de police municipale, en cas d'incendie, d'agression violente... A 21h36, je reçois un message encore rédigé normalement, sur le nombre de feux éteints, de façades de magasins impactées, et de premiers policiers blessés. Sur les réseaux sociaux, je vois bien que des pillages ont commencé. A 22h46, je reçois ce message laconique, désespéré : « *alcazar vandalisé* ». C'est la bascule... Cette magnifique bibliothèque sur le populaire Cours Belsunce venait de voir sa façade réhabilitée.

Je ne peux pas dormir. Je m'inquiète pour la mairie de secteur, les dégâts dans la bibliothèque... Quand les bruits se calment, vers 2-3 h du matin, je choisis d'envoyer un message sur twitter. Même si je suis choquée et que je n'ai pas envie de parler, je sais très bien qu'on me reprocherait de ne pas réagir. Je décris la situation. J'ai simplement envie de dire que la violence, ce n'est pas la justice, et que je vais rester aux côtés des habitants. Je n'ai aucun doute que la situation ne va pas se calmer.

Vendredi 30 juin 2023

Nuit blanche pour nuit blanche, je choisis de me lever tôt. Je ne tiens plus en place. J'ai besoin de constater de visu les dégâts avant d'aller au Conseil municipal où une réunion de groupe est prévue à 8H. Pour circuler vite, je prends mon vélo. A côté de chez moi, voici le duo classique poubelle renversée – bouteille de protoxyde d'azote. Je peste intérieurement : Huit mois que je leur ai demandé une campagne massive de prévention contre ce fléau qui rend les jeunes fous, sans compter les mélanges de médicaments. L'été dernier fut un enfer avec des signalements dans de nombreux quartiers. Huit mois qu'on me répond : « ça arrive... » mais que je ne vois rien venir parce qu'il y a toujours plus important, que les services se réorganisent, que ceux qui bossent dans l'urgence partent en burn out. Le burn out, ça va vite toucher toute la société, à force de ne pas écouter les demandes simples et concrètes qui remontent du terrain.

Je m'arrête d'abord à la caserne des pompiers de la Canebière, en plein changement d'équipe. Les visages sont éprouvés. Ils sont intervenus au moins sur 80 feux de poubelles ou de mobilier urbain. Je les remercie. Je continue rue Vincent Scotto pour voir la bibliothèque Alcazar. Bonne surprise malgré tout : la régie de la Ville est intervenue dans la nuit pour sécuriser très vite le bâtiment avec des panneaux en bois à la place des vitres cassées du rez de chaussée. Tout autour, les services de nettoyage s'affairent, au milieu des poubelles brûlées, des arrêts de tramway en mille morceaux. A la boulangerie en face, je m'arrête discuter sur la petite terrasse avec des agents de la Métropole. C'est le service de détaggage. Ils rentrent exténués de leurs services rue Saint Ferréol, rue Paradis, où ils me disent que ça a été le plus dur.

Je poursuis mon chemin. Scratch, scratch... Adieu ma roue de vélo... Il y a tellement de petits morceaux de verre pilé partout que c'est la crevaisson assurée ! J'arrive finalement à la Mairie, où je gare mon vélo et son pneu avant crevé.

A la réunion de groupe, je me sens décalée. On me demande gentiment si j'ai pu dormir mais on commence à passer en revue la séance l'air de rien. Un peu déroutée, je me dis que la plupart des collègues n'ont pas encore bien saisi la situation, n'habitant pas forcément au coeur des événements. Le Maire, qui a passé la nuit en PC de crise arrive. Fin de partie. L'ordre du jour sera limité à une déclaration solennelle sur les événements avec intervention de chaque Président de groupe, et au vote des comptes administratifs 2022. Je suis soulagée... Il faut effectivement nous retrouver vite pour nous consacrer à la crise. Nous avons l'information que la situation pourrait être pire ce vendredi soir.

A la sortie du conseil municipal, un collègue élu vient me prévenir : « *Comme c'est dans ton secteur, Sophie, je te le dis : les organisateurs tiennent absolument à maintenir la Pride demain* ». Un peu surprise, je réponds gentiment : « *Tu sais, ça dépendra de la nuit...* ». Elle sera plus tard annulée.

Avec Jean-Marc Coppola, nous allons rendre visite à l'Alcazar. A l'intérieur, je constate les dégâts du hall. Un agent m'explique que si ce n'est pas allé plus loin, c'est que le fumigène utilisé par les casseurs les a asphyxiés et empêché d'avancer. Pas très futés... Les événements ont aussi dérangé le point de deal dans la rue derrière. Au passage, je suis sidérée d'apprendre que les agents sont régulièrement gênés et menacés par ces dealers depuis des années. Pourquoi la Ville ne porte-t-elle pas plainte pour les protéger et aider le quartier ? Allez comprendre. Je suis énervée... On a laissé prospérer tout ça sans rien faire pendant trop longtemps. Je rentre en mairie de secteur.

Avec mon directeur de cabinet, nous partons manger une galette sur le Vieux Port, afin de récupérer mon vélo en rade. Il pleut maintenant ! A pieds sous la flotte, je finis par trouver un réparateur vers la place Sadi Carnot. Zut, il rouvre à 15h. On s'abrite pour téléphoner : annuler un spectacle prévu le lendemain dans un square du centre-ville, préparer des envois de mails...

C'est ouvert, ça y est. Le vendeur a l'air préoccupé :

« *Vous savez, je ne pourrai pas le faire aujourd'hui, on va fermer tôt à cause des événements.*

- *Faites au mieux. Je passerai demain s'il faut, bien sûr* ».

Nous repartons vers la mairie de secteur. Mon collaborateur file au Cours d'Estienne d'Orves pour terminer le recensement des points noirs de propreté, encombrants ou potentiels projectiles à faire retirer d'ici ce soir. Toute la journée, une chaîne d'élus et de collaborateurs travaille à cela.

Je mesure à quel point nous sommes une équipe d'élus qui a appris son mandat dans les situations de crise : COVID, déconfinement et reconfinements, le déferlement des touristes l'été 2020, une administration entièrement à réorganiser, des urgences sociales de toute part, la guerre en Ukraine et l'inflation, le mouvement des retraites, l'explosion au gaz de la rue de Tivoli et ses victimes, et divers conflits politiques en chemin...

En quelques heures, nous sommes tous à nos postes. Me voici en train d'écrire les petits messages à envoyer aux agents et aux associations, décider des horaires de fermeture anticipée des équipements, prévoir les annulations ou maintiens d'événements pour le lendemain. Les collègues font pareil, avec les crèches, les réunions avec les bailleurs et les centres sociaux. En fait, nous retrouvons les réflexes du confinement : expliquer, décider vite, se protéger pour protéger.

A 16H, tout est prêt en mairie de secteur. Seules incertitudes pour le lendemain : Pourra-t-on maintenir les quatre mariages prévus et le festival Au Large au Théâtre Silvain ?

Autour de la mairie de secteur, j'aperçois les premiers groupes de casseurs foulards noirs sur la tête, en train de crier pour se chauffer à chaque arrêt de tramway. Tout autour, les passants et les commerçants sur leur pas de porte, leur lancent des regards noirs de crainte et d'incompréhension.

Commence une longue soirée interminable. J'apprends que les jeunes arrêtés la veille sont bien des jeunes des quartiers pauvres du centre-ville, mais mélangés à d'autres, venus du 3ème, 14ème et 15ème, Nord de Marseille. Au fur et à mesure, ils seront rejoints par des réseaux très organisés, et par des passants ordinaires qui se feront entraîner dans le vol par opportunité. Ces derniers fourniront les bataillons de comparutions immédiates.

Pas de présence de notre extrême gauche habituelle ici. La Plaine, quartier alternatif en haut du secteur, ne bougera pas de toute la semaine. Je verrai passer stupéfaite des photos de jeunes gens en train de boire des verres en terrasses, l'air de rien, quand d'autres se confinent à quelques centaines de mètres. Marseille est devenu un archipel de quartiers séparés qui ne se connaissent plus et ne vivent pas du tout la même réalité. Bulles de réseaux sociaux. Bulles de quartiers.

Je me demandais déjà comment des quartiers comme Noailles et Belsunce, aussi rongés par la précarité et l'habitat insalubre, pouvaient côtoyer sans heurts cet espace de commerces et de touristes du bas Canebière. J'ai ma réponse : c'est explosif ! En réalité, il y a déjà des réseaux de vol, recel et trafic entre les deux espaces. Des marchandises de la rue Saint Ferreol se retrouvent dans les ventes à la sauvette de Noailles, par exemple. Dans le quartier entre la porte d'Aix, la rue Colbert et Belsunce, des bandes très dures sont signalées. Les intrusions dans le Centre Bourse et son parking existent déjà, et ce n'est pas de la rigolade (prostitution, deal, et toute une zone autour). Mais le jour tranquille succède à la nuit dure, les passants ne vivent pas la même chose que les habitants. La petite délinquance de la voie publique est répétitive et difficile à contrer. La police intervient beaucoup, mais se fatigue aussi beaucoup, en l'absence d'action en profondeur. Le 1^{er} arrondissement est la couture de Marseille mais aussi l'arrondissement avec le plus de statistiques élevées de délinquance sur la voie publique. On y trouve La Canebière, frontière entre le Nord et le Sud. C'est l'espace de rencontre entre les riches et les pauvres, la population résidente et les visiteurs, touristes qui descendent de la gare Saint Charles, séjournent dans les hôtels et locations saisonnières. Cela produit une mixité sociale sympathique et des espaces publics vivants... mais aussi une zone de tension explosive. Si cette couture devient fracture, si le centre-ville lâche, c'est tout Marseille qui perd son unité. Voilà pourquoi c'est l'effondrement des immeubles de la rue d'Aubagne au coeur de Noailles, qui a déclenché la déflagration politique que l'on connaît, et pas la situation des quartiers Nord, pourtant très grave. Ce n'est pas une question de concurrence de misères ou de violences. C'est une question d'épicentre et de symbole pour l'unité de la ville.

Je pense à tout cela quand la tension recommence à monter vers 18 h. Dans la soirée, je serai rassurée sur le concert à notre théâtre Silvain, sur La Corniche. Les spectateurs ont été informés à temps des itinéraires de contournement du centre-ville. Pendant ce temps là, le même processus se reproduit que la veille : des jeunes se dirigent sur le bas Canebière, puis s'en prennent à tout l'espace commercial. Cette fois-ci c'est effectivement beaucoup plus violent. Toute la rue rue Saint-Ferréol est ravagée. Le RAID se déploie.

Cris, détonations, hélicoptère.
Deuxième nuit de cauchemar.

Samedi 1^{er} juillet 2023

Je me réveille difficilement. Dès 8 h du matin, un journaliste d'une radio que je n'apprécie pas tente de m'appeler pour avoir mes réactions. Que veut-il ? Que je fasse le buzz avec des déclarations vibrantes d'émotionnel ? Basta.

J'apprends qu'un stand de rencontre avec les commerçants et les habitants est organisé par la Ville à l'angle Canebière – Saint Ferreol. Auparavant, je dois passer en mairie de secteur. Ses grandes baies vitrées sont toujours là. Elles n'ont pas du tout été attaquées mais de toute façon, mes prédécesseurs avaient fait mettre des vitres incassables résistantes aux balles et aux haches, suite aux gilets jaunes et aux manifestations sur la rue d'Aubagne. Ambiance... A deux mètres devant l'entrée, l'abri du tramway n'existe plus.

Je rassure les agents, les élus. Les quatre mariages vont pouvoir avoir lieu. Il est de toute façon très compliqué juridiquement de repousser une date de mariage. En France, certaines mairies attaquées ont du trouver des solutions pour les célébrer malgré tout. C'est ainsi.

J'arrive au stand. De nombreux élus y seront présents toute la matinée. L'ambiance est amicale mais les traits sont tirés. Un cahier permet de prendre les contacts des commerçants qui souhaitent de l'aide, notamment pour les palissades de protection. Ces dernières années, les étais et les blocs de béton des périmètres de sécurité des immeubles en péril étaient devenus familiers dans le paysage urbain du centre-ville. Voici maintenant un nouveau marqueur des drames marseillais : les palissades en bois à la place des commerces !

Je passe faire un tour rue Saint-Ferréol. Devant la boutique Armand Thierry, un homme passe, hurlant contre les autorités. C'est la version extériorisée d'une colère rentrée que je sentirais dans plusieurs échanges avec des commerçants : « *La police ne fait rien. Pourquoi on ne fait pas venir l'armée ?* » « *On va prendre les armes nous-mêmes !* ».

Il y aussi le désespoir : l'opticien de la rue de la République a tout perdu. Il est complètement bouleversé et il y a de quoi. Il venait de se relever de la COVID... Tiens mais au fait ? Je n'ai pas de nouvelles de mon vélo que j'ai laissé justement dans un magasin rue de la République, non loin de cet opticien. Je commence à me douter de ce qui s'est passé. Deux jours plus tard, j'apprendrai que tout ce qui était dans ce magasin a été volé dans la nuit du vendredi au samedi. Ces commerçants qui venaient de s'installer et de donner enfin vie à cette rue sont profondément atteints. Il avait déjà quelques années, mon vélo. Bien sûr que je ne vais pas aller les embêter pour leur demander un remboursement quelconque.

Il y aussi de l'ironie mordante. Quelques jours avant, le magasin du 22 rue Saint-Ferréol avait brûlé, entraînant à nouveau des évacuations de personnes et l'installation d'un périmètre de sécurité. Nous les accueillons et suivons leurs dossiers en mairie de secteur depuis plusieurs jours. En effet, l'immeuble appartient à un marchand de sommeil très connu. Tout le monde le cherche pour payer les obligations de relogement. En attendant, voici donc le commerçant du 22 rue Saint-Ferreol qui vient nous parler au stand : « *Vous avez vu hein ? Moi, de toute façon, si ça n'avait pas brûlé, j'aurais été pillé cette semaine, alors finalement, je ne suis pas plus mal loti...* »

D'autres personnes s'arrêtent au stand pour marquer leur sympathie avec nous, discuter. Une dame dont le mari est commerçant à Noailles cherche absolument à comprendre la rationalité des événements et ne la trouve pas... « *Dites bien à votre mari de fermer à 17 H ce soir comme hier, madame* ».

Nous croisons quelques personnes de la communauté éducative. Je demande :

« *Est-ce que vous prenez le temps de parler aux enfants, aux jeunes ?* »

- *Non... Pourquoi ?*

- *Ils peuvent être choqués, avoir peur, avoir beaucoup de questions ?*

- *Mais oui, c'est vrai.. »*

Si la mairie a envoyé tous les messages qu'elle pouvait en ce sens, via les associations, bailleurs ou centres sociaux, j'apprends ainsi stupéfaite que l'Education nationale ne bouge pas d'un pouce. Il y a des mômes de 12-13 ans dans les émeutes, mais aucun, aucun, aucun espace de dialogue et de prévention n'est ouvert par l'école !

Je pars rue d'Aubagne avec d'autres élus de mon secteur. Ma petite brasserie préférée n'a rien eu. Je parle à une travailleuse sociale que je croise ici de temps en temps : « *C'est terrible... Et en même temps, vous savez, moi, ça m'est déjà arrivée de me faire arrêter par la police alors que j'étais en intervention gare Saint-Charles, avec un gilet SNCF. Tout le monde est venu me défendre après. La police a juste dit : Elle avait un comportement bizarre... J'ai ma place pour le concert au théâtre Silvain ce soir. Vous croyez que ça va être maintenu ?* »

Si je veux passer par la rue d'Aubagne, c'est que j'ai entendu parler du pillage de l'armurerie. Là, c'est une autre histoire, et pas des gosses de 12 ans. Une dame de la Préfecture est déjà là à collecter toutes les informations possibles. Je me dois de ne pas écrire ce que j'ai entendu.

Nous entrons dans un petit magasin, prendre un thé à la menthe. Arrive un Monsieur charmant, qui commence à présenter son activité de commerçant, veut me rencontrer, laisse sa carte, avec un mail et son prénom « Gérard ». Puis, l'air de rien à la fin : « *J'ai beaucoup d'immeubles ici. Mon frère, c'est le propriétaire du 22 rue Saint Ferréol, mais il est décédé.*

- *Ah oui... A bientôt Monsieur »*

Je voyage dans le Vortex ou quoi, là ?

Retour au stand. J'apprends que la galerie commerciale a quand même été pillée aussi. Les dégâts ont créé des inondations qui ont détérioré le Musée d'Histoire. Ironie du sort, l'exposition sur l'effondrement des immeubles de la rue d'Aubagne, déjà repoussée une fois, va devoir à nouveau être reportée. Je réalise soudain que cette artère commerçante du centre-ville autrefois vitale, mais qui survivait difficilement depuis l'ouverture des Terrasses du Port, ne vit pas un effondrement d'immeubles... mais un effondrement économique.

Nous allons devoir penser en toute urgence un projet économique et urbain, notamment pour le Centre Bourse.

Gros coup de barre tout d'un coup... Nous partons à quelques uns prendre la pause déjeuner avec dans un petit resto qu'on aime bien rue Beauvau. Nous revenons accueillir le Maire au stand... puis je rentre me reposer un peu, lessivée.

Une heure après, ça reprend. Après de multiples coups de fil, il faut finalement annuler le festival Au Large. Au fur et à mesure des heures et des jours, la conscience des événements s'étend dans toute la ville. Spontanément, les habitants se décommandent des spectacles, craignent les déplacements, rendus de toute façon difficiles par la fermeture des transports en commun le soir.

Le début de soirée est relativement calme, bien que j'aie été alerté d'un feu de poubelle devant la mairie de secteur. Sur le fil whatsapp qui nous permet de partager infos de police et remontées de terrain par nos réseaux, je dis : « *Il faut se méfier de la tombée de la nuit quand même* ». Je commence à comprendre la mécanique : les heures, les trajets, les cibles.

Bingo ! A 22h, tout recommence... pendant trois heures.
Cris, détonations, hélicoptère.

Hommage à ma rue : Un départ de feu de poubelles y sera éteint par des habitants qui défendront la rue à coups de balais. Cependant, le lundi soir, comme par hasard, un autre feu de poubelle y sera allumé et brûlera une voiture.

Pour bien couronner le tout, une panne mondiale de twitter vient couper les infos en direct dans la nuit. En réalité, ça me soulage, finalement. Adieu messages de fachos haineux, gauchos hors sol et psychopathes sous pseudos ! Si c'est ça votre démocratie, ce n'est pas la mienne.

Vers une heure du matin, tout le monde s'arrête d'échanger des infos. Le bilan du lendemain nous apprendra que c'était moins dur que la nuit d'avant. Pas pour moi en tout cas.

Dimanche 2 juillet 2023

Dur, dur ce matin... Tout d'un coup, la fatigue et le sang froid laissent place à une énorme colère contre la terre entière. C'est alors que pour me calmer, je décide de rédiger ce petit journal de bord.

Le dimanche après-midi, visio avec le Maire et les élus de la majorité. J'interviens sur le centre-ville de Marseille qui est la couture de la Ville et qui ne doit pas craquer, sur la succession des crises qui nous empêche sereinement de construire des politiques publiques. Beaucoup d'entre nous réclamons ces espaces de dialogue et de prises de décision au calme, pour anticiper au mieux au lieu de jouer tout le temps les pompiers.

En même temps, les lundis et mardis suivants, j'aurai la chance d'ouvrir ma mairie comme d'habitude, de maintenir l'Assemblée générale constitutive de la Régie de quartier Noailles-Belsunce, avec des personnes engagées formidables, de signer pour la Ville la convention avec les bailleurs sociaux pour réhabiliter une première vague d'immeubles dans le centre-ville, trois ans après notre élection et nos engagements pour la lutte contre l'habitat indigne. Faire cela, c'est reconfortant, mais cela montre aussi tout ce qui n'existait pas. Reconstruire des écoles, des logements, créer de l'emploi, ce sont des horizons de temps tellement différents de nos incendies à éteindre.

Sur le balcon de ma mairie, j'ai bien vérifié que flottent toujours le drapeau de la Ville de Marseille, le drapeau de la République française, et celui de l'Ukraine parce que tout est global. J'ai aussi toujours cette petite banderole que j'avais payé de ma poche pour aller vite, pour l'accrocher dès le début du mouvement pour les retraites : « *Toutes et tous ensemble pour vivre mieux* ». Je ne pensais pas qu'elle resterait si longtemps. Elle peut servir à tout finalement. Je lui trouve un petit côté naïf et crâneur bien provocateur dans le cynisme et la violence ambiantes. Donc, je la laisse. Ceux qui veulent détruire l'espoir n'auront pas le dernier mot.

Marseille, 5 juillet 2023

Sophie Camard